

À Constantinople pendant la guerre : l'hôpital suisse

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire**

Band (Jahr): **21/22 (1913)**

Heft 5

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-555813>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

bulgares, qui nous ont reçus avec la plus grande cordialité, font tout pour nous rendre notre séjour agréable. Nous

avons trouvé ici le printemps et en avons profité pour visiter la ville et ses forts.

(La fin au prochain numéro.)

A Constantinople pendant la guerre

L'Hôpital suisse

Le *Journal de Genève* a publié un grand nombre de correspondances très intéressantes de la guerre balkanique vue du côté ture. Peu avant la prise d'Andrinople, le correspondant de ce journal voyait encore des troupes fraîches passer par Constantinople pour rejoindre l'armée ottomane sur les positions de Tchataldja. Voici ce qu'il raconte à ce sujet :

Ces cortèges guerriers croisent des convois lamentables de soldats malades. Il en passe sans cesse dans des voitures de l'armée, sur des charrettes, dans des fiacres, ou à pied, ceux-ci s'appuyant les uns sur les autres, se tenant par la main, se traînant sur les trottoirs, vers l'hôpital, ou vers le bateau qui les transportera sur la côte d'Asie. Ces derniers jours, aux convois de malades se mêlaient des convois de blessés. Il y a eu de violents combats sur la ligne de Tchataldja et, pour ne pas encombrer les lazarets de campagne, on évacue sur la capitale tous les blessés qui peuvent supporter le voyage; mardi à la fin de l'après-midi, à l'heure où la Grande-Rue de Péra est le plus animée, j'en ai vu passer un très grand nombre dans des voitures d'ambulance ou sur de méchantes charrettes, les uns assis, les bras en écharpe ou la tête bandée, d'autres étendus, tout pâles, les membres enveloppés de linges sanglants. Et il en est passé le lendemain et dans la nuit, et il en passe encore.

Et tout cela pourquoi? Personne ne peut garder une illusion quelconque sur

les résultats de la partie engagée depuis cinq mois. La cause turque est perdue.

Les ambassadeurs en discutent à Londres très loin des champs de bataille, et, comme toujours, très loin des réalités...

On voudrait les conduire un soir à la nuit tombante sur la plaine d'Hademkeui et leur faire respirer la puanteur qui se dégage de ce charnier. Depuis quatre ou cinq mois, cent cinquante mille hommes sont massés dans cette région et nul ne dira jamais tout ce qu'ils ont enduré. Dans la première partie de la guerre ce fut la désorganisation complète du service sanitaire et de l'intendance. Pendant des journées entières, en particulier lors des batailles de Lulé-Bourgas, la troupe n'avait rien à manger et elle devait se battre sans cesse affamée, épuisée; et les blessés gisaient le long des routes abandonnés et sans soins.

Vingt témoins m'ont raconté des faits qui rappellent par leur horreur la campagne de Russie, il y a cent ans. Les blessés qui arrivaient à Constantinople oubliaient leurs blessures pour demander à manger; on en voyait qui tendaient des moignons sanglants pour mendier du pain. Puis ce fut le choléra qui faucha en peu de jours 12 à 15,000 victimes. Depuis lors, tous les services ont été réorganisés et fonctionnent bien. Mais un affreux hiver se déchaîna sur ce pays. Du commencement de février au milieu de mars il n'a pas cessé de neiger et de pleuvoir en

tempête. Toute cette ligne de Tchataldja sur laquelle est concentrée l'armée ottomane n'était, durant des semaines, qu'un affreux marécage où hommes et bêtes pataugeaient jusqu'à mi-jambe. Et ces soldats crottés jusqu'aux yeux, qui ne se sont pas déshabillés ni lavés depuis des mois, ont eu à lutter sans trêve pour empêcher l'eau de gagner les retranchements et d'envahir les tentes où ils couchent sur la paille avec une seule couverture.

A Constantinople on ne regarde même plus ces cortèges quotidiens de malades et de blessés hâves, la figure terreuse, la barbe longue de plusieurs mois, la capote déchirée et s'effilochant dans le bas, qui se traînent vers les hôpitaux. Et à côté des soldats dont la guerre est le devoir et le métier, il y a les réfugiés. Sur la sinistre plaine de Balougli les 6000 paysans réfugiés de Thrace sont toujours là, entassés dans leurs baraques puantes. Leurs maisons détruites, leurs champs abandonnés et dévastés, leurs récoltes perdues, ils vendent ce qui leur reste de bétail aux forbans qui les exploitent. Et je ne vous ai pas parlé de ceux qu'on a recueillis dans une dizaine de mosquées. Une seule que j'ai visitée en contient plus de 1500 qui logent dans cette atmosphère de cave. Toutes sortes d'épidémies se sont abattues sur ces malheureux.

* * *

Hôpital patronné par la colonie suisse de Constantinople. Ces mots se lisent sur une large bande de toile blanche tendue entre deux arbres, tout près du ministère des travaux publics, au cœur de Stamboul. Passons sous cette enseigne improvisée toute trempée de pluie: elle est à l'entrée d'un eul-de-sac, au fond duquel se trouve un grand bâtiment tout neuf, une école normale, mis par le gouvernement à la

disposition de la colonie suisse, qui y a installé son hôpital pour les blessés de la guerre.

«Votre colonie, me disait-on naguère à l'ambassade de France, se distingue moins par le nombre que par la qualité; on n'y compte que de braves gens.» On y rencontre aussi des hommes occupant les situations les plus éminentes. Faut-il rappeler le grand rôle joué ici par M. Louis Rambert, administrateur de la régie du tabac, par M. Huguenin, directeur général des chemins de fer d'Anatolie. L'autorité qu'ils ont acquise à Constantinople est immense; rien ne se fait sans eux. Je pourrais citer encore beaucoup d'autres compatriotes à la tête d'entreprises de chemins de fer, d'industrie, de maisons de commerce, qui font ici grand honneur à leur pays.

Les Suisses n'ont ici pas d'autre organe central que leur Société de bienfaisance, l'Helvétia. Lorsque éclata la guerre, l'Helvétia forma un comité spécial qui prit l'initiative d'une collecte au sein de la colonie et réunit facilement une dizaine de mille francs. Après quoi elle s'adressa en Suisse au comité central de la Croix-Rouge, qui se fit longtemps prier. Il avoua plus tard ne connaître aucun des noms des membres du comité de Constantinople, parmi lesquels figurait M. Louis Rambert. On ne saurait être trop prudent. Cependant la Croix-Rouge suisse finit par envoyer une belle somme. Le gouvernement turc prêta son bâtiment d'école et l'on put y installer 150 lits avec literie complète, linge de corps, pharmacie, salle d'opérations, salle de bains, etc., etc.

Je m'y suis rendu un après-midi sous des trombes de pluie avec M. Hænni, président de l'Helvétia, commerçant des plus honorablement connus, établi à Constantinople depuis près de cinquante ans, doyen vénéré de la colonie. On m'introduit dans

une lingerie où se trouvent M. Mamboury, le principal organisateur de l'œuvre, avec M^{mes} Mamboury et Lebet. Ces deux dames, que je trouve en train de plier et de ranger un grand tas de ces longues houpelandes bariolées qui sont le vêtement de nuit du ture, consacrent depuis des mois une partie de leur temps à l'hôpital; avec les autres femmes suisses elles lui ont procuré des matelas, 800 draps, 800 taies d'oreiller, et elles y viennent presque chaque jour, ce qui n'est pas une petite affaire dans cette ville immense sans tramways.

Ma présence provoque un concert de récriminations amicales. « Ah! les Suisses de Suisse sont bien injustes! Vous donnez tout aux Balkaniques, argent, médecins, infirmières, ambulances, et rien pour les Tures! Ah! vous n'êtes pas chics! Du reste, vous ne connaissez pas les Tures, vous ne savez rien de la question: vos journaux impriment des choses inouïes! » Et patati et patata.

Fort des chiffres que je dois à l'obligeance de M. Hänni, je me borne à répondre qu'après tout, les Suisses de Suisse (la Croix-Rouge y comprise) ont envoyé 27,000 fr., 124 colis de linge, une centaine de caisses de farine lactée et d'autres produits; il n'est donc pas très juste de dire qu'ils n'ont rien fait. Et je laisse passer cette petite bourrasque où je retrouve l'air tonique de mon cher pays. Mais je constate une fois de plus, sans les en blâmer, avec quelle ardeur passionnée nos compatriotes épousent les causes étrangères. Le jour où, avec leurs tempéraments si divers, les Suisses seraient appelés à mettre au service d'un seul idéal ces réserves d'enthousiasme, que ne sauraient-ils accomplir!

Ici, étant données leurs ressources modestes, ils ont fait merveille. Les nations maritimes possèdent toutes déjà quelque

hôpital, quelque infirmerie qu'il suffisait de développer, des agents diplomatiques et consulaires qui pouvaient s'occuper de l'organisation. Pour les Suisses tout était à créer. Et d'abord le personnel: à défaut d'un médecin suisse, on a pris un médecin ture, le Dr Orkhan Tasin bey, qui a fait ses études en Suisse et épousé une Lausannoise. Il est assisté des docteurs Azis bey et Mazar bey et de sept étudiants en médecine, dont l'un est mort du typhus en soignant les malades. Ses obsèques ont eu lieu aux frais de la colonie. M. Mamboury a la direction de l'intérieur aidé de huit élèves de l'Ecole normale. Quand les premiers blessés sont arrivés, rien n'était encore prêt. On les a couchés par terre sur les dalles. Peu à peu tout s'est organisé. Au 25 février l'hôpital, ouvert le 7 novembre, avait soigné un total de 311 blessés et malades.

Les maladies soignées étaient la fièvre typhoïde (2), la dysenterie, la tuberculose, la pneumonie, la gangrène (par gel). Sur le nombre, il est mort 9 malades de dysenterie, 3 de pneumonie, 2 de gangrène.

Tous les blessés le sont par balles et schrapnels (aucun par baïonnette).

Deux seuls blessés sont morts, l'un de péritonite, l'autre de tétanos. Toutes les gangrènes ont eu comme localisation les pieds.

Le plus grand nombre des blessés avaient été atteints par des schrapnels, les autres par des balles de fusil. Localisation des balles: tête, épaule, avant-bras, talon (position du tireur couché); il y a eu aussi quelques balles dans les autres parties du corps, mais en petit nombre.

Localisation des schrapnels: les mains, le poignet, l'avant-bras et la tête (geste de protection de la tête par le bras après l'éclatement du projectile).

Opérations: extractions de neuf balles et environ 20 éclats de schrapnels: curetage d'os; ablation de doigts ou d'os de la

paume de la main; sutures. Pas de grandes opérations, des soins dévoués ayant toujours suffi. Quelques jambes et bras cassés, mâchoires fendues, crânes perforés, etc. Dans la majeure partie des blessures, désinfection à l'eau oxygénée et traitement iodique.

18 blessés provenaient des batailles de Lulé-Bourgas et Vizé, le reste de Tchaltaldja. Aucun blessé n'est venu depuis la reprise des hostilités. M. Mamboury, auquel je dois les chiffres qui précèdent, ajoute que le soldat ture supporte fort bien sa blessure. Son corps n'étant pas pénétré par l'alcool, il résiste d'une façon tout à fait spéciale aux opérations; on ne recourt généralement qu'à une anesthésie locale. Les blessés tures dans la grande généralité n'ont pas de fièvre.

Nous circulons longuement dans les trois salles encore occupées. Sauf quelques ma-

lades étendus sur le dos et dont l'un atteint de tuberculose grelotte, les yeux déjà vitreux, sous la couverture, tous sont assis sur leur lit ou plutôt sur leur matelas posé à même le sol. Beaucoup fument, d'autres jouent à de petits jeux innocents; ils paraissent satisfaits et gardent dans leur tenue de malades leur air de force massive et brutale. A l'un qui a eu la mâchoire ouverte par un éclat d'obus on a si bien recousu la peau qu'il n'y paraît plus rien; il esquisse même un sourire de ses lèvres couturées. Et les couvertures à grands lainages de leur couche mettent dans les salles une note vive et gaie. Cet hôpital ne laisse aucune impression de tristesse.

La bienfaisance suisse s'est étendue également aux réfugiés abrités dans les mosquées, auxquels on a fait distribuer des vêtements et du lait condensé.

Hygiène de la vue

(Suite et fin)

19° Les boucles d'oreille ne possèdent aucune propriété capable d'en faire des remèdes contre les affections des yeux. Si l'on veut avoir recours à ce moyen inutile, tout au moins doit-on éviter de percer le lobule de l'oreille avec un instrument malpropre, non désinfecté, qui risque de le contaminer.

20° Lorsqu'un corps étranger a pénétré dans l'œil, on s'efforcera de l'éloigner au moyen d'un lavage à l'eau tiède, à supposer qu'on ne puisse pas retourner la paupière supérieure sous laquelle il se trouve le plus souvent. Il faut éviter de chercher à enlever le corps étranger en introduisant un œil d'écrevisse sous la paupière, car on risque de ne plus pouvoir le retirer. On

s'épargne une perte de temps et de la douleur en confiant de suite au médecin l'enlèvement du corps étranger.

21° Lorsqu'un corps étranger s'est fixé sur la cornée, on ne doit point chercher à l'extraire au moyen d'un objet malpropre (pièce de monnaie, petites chevilles de bois, soies de pore), car on risque ainsi d'inoculer des microbes dans cette délicate membrane. Le médecin, lui, procède à l'extraction sans douleur après cocaïnisation.

22° Les blessures de la cornée produites par le choc d'un rameau, par des feuilles ou des fétus de paille ou par l'extrémité d'un doigt d'enfant dirigé contre l'œil, guérissent la plupart du temps rapidement; toutefois, il peut leur arriver facilement